16
D4 MON
9298

L'ÉCRIVAIN DEVANT LA RÉVOLUTION

Benjamin Fondane

PARIS
MÉDITERRANÉE

023221748

824

COLLECTION
Les pieds dans le plat

16
D4 MON
9198

© Éditions Paris-Méditerranée, 1997
31, rue de la Ferronnerie 75001 Paris
ISBN 2-84-272-020-2

Benjamin Fondane

L'ÉCRIVAIN DEVANT LA RÉVOLUTION

DISCOURS NON PRONONCÉ
AU CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉCRIVAINS
DE PARIS (1935)

Préface de Louis Janover

COLLECTION
Les pieds dans le plat
PARIS
MÉDITERRANÉE

BIBLIOTHÈQUE FRANCE

DL- 23 12 1997 48174

À ces fantômes s'opposent les hommes en vie, les individus qui cherchent non plus des compromis avec la société, mais entendent la transformer pour que leur accord avec elle ne soit plus synonyme de l'infâme renoncement à soi-même.
Au revenant s'oppose le devenant.

René Crevel, discours non prononcé au Congrès international des écrivains, 1935.

BENJAMIN FONDANE, UN DEVENANT PARMI NOUS

TOMBEAU POUR LA POÉSIE

L'expérience poétique de Benjamin Fondane s'inscrit dans une tradition philosophique et culturelle qui ne le destinait guère à entrer dans la lice politique et à affronter le choc des idéologies partisanes. Ou plutôt, elle lui faisait un devoir d'opposition d'une autre nature. Comment aurait-il pu s'accommoder de ce monde des apparences et des faux-semblants lui qui, dans son *Faux Traité d'esthétique*, avait érigé la poésie en réalité absolue. «La poésie est un besoin, et non une jouissance, un acte et non un délassement; le poète affirme, la poésie est une affirmation de réalité. Quand nous écoutons une œuvre d'art, nous ne contemplons pas, ni ne jouissons, nous redressons un équilibre tordu, nous

affirmons ce que tout le long de la journée nous avons nié honteusement : la pleine réalité de nos actes, de notre espoir, de notre liberté, l'obscure certitude que l'existence a un sens, un axe, un répondant.» Que l'organisation sociale nous laisse donc le minimum d'espace pour recommencer sans relâche «la lutte inhumaine et tragique que le poète mène contre soi-même, pour en retirer une minime et éclatante parcelle d'être», quelques-uns de ces litres d'air dont l'existence ne saurait se passer. «Il doit, au prix de sa vie et de sa réputation, sécréter tous les jours sa dose d'affirmation dont l'humanité a besoin pour vivre.»

Si beaux que lui paraissent les programmes politiques, Benjamin Fondane ne s'en satisfait pas. Il revendique ce qui ne s'octroie point et pourtant se refuse : la possibilité de défendre le droit coutumier du poète en quelque lieu et en quelque société que ce soit. Mais précisément, et bien qu'il puisse glisser ici et là une remarque ambiguë, il a espéré, à l'instar de beaucoup d'autres, qu'une transformation des rapports sociaux sous le signe du communisme allait desserrer l'étau des contraintes et rendre la respiration du poète plus facile qu'en pays marchand. Or, comme tant d'autres, il s'est trouvé confronté à une doctrine totalisante qui entendait lui retirer le peu d'air

dont il emplissait ses poumons. Et voilà Benjamin Fondane prisonnier du même dilemme que les intellectuels progressistes de son temps.

En raison de la nature de sa quête, il ne pouvait y avoir de conciliation entre ce qu'on lui proposait, ainsi qu'à ses pairs, et son exigence. Le décalage fait apparaître d'une part le nœud de questions réfractaires et d'indestructible révolte que porte en elle toute œuvre soumise à une tension existentielle de cet ordre; d'autre part, le contenu contre-révolutionnaire de la théorie politique qui avait usurpé le nom de Marx et du communisme. Aussi, «L'écrivain devant la révolution» s'affirme en premier lieu comme un acte de résistance, la réaffirmation, au-delà des controverses sur le sens du marxisme, des droits imprescriptibles de l'expérience poétique à «explorer tous les domaines censés être improductifs, ceux de la pensée, de l'analyse psychologique, de la solitude». Prétention nullement exorbitante, insupportable pourtant à l'heure où toute recherche «gratuite» risquait de passer pour une fioriture bourgeoise au regard d'une conception utilitaire de l'art... prolétarien. Il était vraiment d'un autre âge le jeune Marx, qui pouvait encore croire que «le poète déchoit dès que la poésie devient pour lui un moyen»; et que l'écrivain ne considère nullement

ses travaux comme des *moyens*, mais comme des *fins en soi* dont l'existence est plus précieuse à ses yeux que sa vie même!

À quoi Fondane fait-il allusion quand il évoque d'entrée de jeu des événements qui ont forcé les écrivains à se concerter pour prendre des mesures de défense ? Au Congrès international des écrivains qui s'est tenu à Paris en 1935. La date parle d'elle-même, car la victoire du nazisme, en 1933, a ouvert au cœur de l'Europe une ère de répression qui fait pâlir et décolore tout ce que les intellectuels avaient pu imaginer en matière de répression et de barbarie. Là, la classe ouvrière la mieux organisée, riche d'une longue tradition de lutte et imprégnée de marxisme, s'est effondrée sous les coups de boutoir du NSDAP. Mais ce qui est moins visible, et que les bonzes des syndicats et des partis s'efforceront de laisser dans l'ombre, c'est la responsabilité des uns et des autres dans la prise du pouvoir légale par les nazis. Avant d'être taillé en pièces par Hitler, le mouvement révolutionnaire a été saigné à blanc par la social-démocratie d'Ebert et de Noske — ce «chien sanglant», selon sa propre image, lâché sur les spartakistes par le grand état-major, toujours sur le pied de guerre. Il a ensuite été détruit de l'intérieur par le bolchevisme façon Staline.

Bref, les deux frères ennemis, fils d'un

marxisme de parti élagué de tous ses surgeons anti-étatistes, se sont donné la main pour livrer pieds et poings liés l'unique force sociale capable d'opposer une digue solide à la marée brune. Le désastre consommé, les partis communistes prendront le relais pour offrir leur version des faits et se présenter en seul rempart efficace contre l'assaut du nazisme, après l'avoir si bien favorisé. Sous leur égide, l'antifascisme commence d'ores et déjà à jouer le rôle qu'il n'a plus abandonné depuis : chantage à l'efficacité, délégitimation de toute critique radicale au nom du danger principal, amalgames abusifs et meurtriers. Tous les opposants sont instantanément métamorphosés en alliés objectifs, voire en agents secrets du fascisme.

Quelques remarques de Fondane suffisent pour rendre palpable l'«atmosphère lourde» qui pèse sur le congrès et annonce le climat délétère d'intimidation et d'ostracisme que feront régner les staliniens après-guerre dans la république des arts et des lettres. Les indociles doivent affronter, «vague, menaçante, la possibilité du silence, des murmures et des huées» avec, en surplomb, la force collective «qui, dans la salle, détient le pouvoir de distribuer applaudissements ou huées et incline par là, ou vainc, ou refoule, ou fait hésiter même les plus courageux